

Jean Rolin

Un chien mort après lui

JEAN ROLIN



P.O.L.

Un chien mort après lui

DU MÊME AUTEUR

chez le même éditeur

LA CLÔTURE, 2002

CHRÉTIENS, 2003

TERMINAL FRIGO, 2005

L'HOMME QUI A VU L'OURS, 2006

L'EXPLOSION DE LA DURITE, 2007

chez d'autres éditeurs

JOURNAL DE GAND AUX ALÉOUTIENNES, Jean-Claude Lattès,
1982, Payot, 1995

L'OR DU SCAPHANDRIER, Jean-Claude Lattès, 1983

LA LIGNE DE FRONT, Quai Voltaire, 1988 (prix Albert-
Londres), Payot, 1992

LA FRONTIÈRE BELGE, Jean-Claude Lattès, 1989, L'Escam-
pette, 2001

CYRILLE ET MÉTHODE, Gallimard, 1994

JOSÉPHINE, Gallimard, 1994

ZONES, Gallimard, 1995

L'ORGANISATION, Gallimard, 1996 (prix Médicis)

C'ÉTAIT JUSTE CINQ HEURES DU SOIR, avec Jean-Christian
Bourcart, Le Point du jour, 1998

TRAVERSES, NIL, 1999

CAMPAGNES, Gallimard, 2000

DINGOS suivi de CHERBOURG-EST/ CHERBOURG-OUEST, Édi-
tions du Patrimoine, 2002

Jean Rolin

Un chien mort après lui

P.O.L

33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6^e

© P.O.L éditeur, 2009
ISBN : 978-2-84682-167-4
www.pol-editeur.fr

à Kate Barry

Dans son livre, *Le Mythe de l'homme*, Bounce demande : « Si l'Homme avait suivi une autre route, n'aurait-il pas pu, avec le temps, connaître un aussi grand destin que le chien? »

Clifford D. Simak, *Demain les chiens*

À peine étions-nous installés à l'hôtel Kasar que nous y avons reçu la visite des flics. Cela se passait dans les dernières années du xx^e siècle, à Turkmenbachy – autrefois Krasnovodsk – sur le littoral de la mer Caspienne. Nous occupions sur le même palier trois chambres séparées, d'un niveau de confort plutôt carcéral qu'hôtelier. Peu de temps avant l'arrivée de la police, je m'étais rendu dans la chambre de l'interprète afin de lui régler son dû. L'interprète avait des yeux verts, ou noisette, et de longs cheveux d'un roux très sombre, peut-être de cette nuance que l'on dit « acajou ». Nous l'avions recrutée quelques jours auparavant à Achgabat, la capitale du Turkménistan, parmi le personnel plus ou moins polyglotte

de la réception d'un grand hôtel : un établissement beaucoup plus luxueux que le Kasar, pour le coup, et auquel il ne manquait que quelques clients pour ressembler à n'importe quel hôtel de la même catégorie dans n'importe quelle capitale. Ce luxe, au moins apparent, et cette vacuité, communs à la plupart des hôtels d'Achgabat, éveillaient aussitôt l'idée que leur destination n'était pas d'accueillir des visiteurs, ou très secondairement. Quant au personnel, son abondance était inversement proportionnelle à celle des clients. Rien qu'à la réception de celui-ci, on devait compter une dizaine de personnes, parmi lesquelles mon choix d'un interlocuteur s'était porté sans hésitation sur la jeune femme aux cheveux d'un roux sombre, et dans le même mouvement je lui avais proposé de nous servir d'interprète pendant la durée de notre séjour dans le pays. Et le plus étonnant, c'est qu'elle avait accepté presque aussitôt, sans soumettre à l'examen qu'elle méritait, à mon avis, cette proposition si abrupte, émanant de deux types dont elle ne savait rien, sinon qu'ils venaient de loin et qu'ils prétendaient recueillir des informations sur les variations du niveau de la mer Caspienne.

Maintenant nous étions de retour à Turkmenbachi, le voyage touchait à sa fin. Lorsque j'étais entré

dans sa chambre, l'interprète m'avait fait asseoir en face d'elle, nous avons échangé vraisemblablement quelques plaisanteries, ou d'autres civilités, je lui avais remis l'argent, puis au lieu de ressortir aussitôt, comme j'aurais dû le faire, j'étais resté un instant à la regarder, émerveillé par la beauté, à vrai dire remarquable, de sa chevelure aux reflets d'acajou. Mais dès que j'avais perçu dans ses yeux verts (ou noisette) de la surprise à me voir m'attarder, et avant même qu'elle puisse l'exprimer, je m'étais retiré, vaguement honteux de ce qui pouvait apparaître, de ma part, comme une marque de présomption. Et dépité, aussi, cela va sans dire. Je ruminais ce dépit lorsqu'on a frappé à ma porte, et quand elle s'est ouverte peut-être ai-je été assez vain, pendant une fraction de seconde, pour imaginer que c'était l'interprète, revenue sur son premier mouvement et finalement d'accord avec moi pour que nous nous attardions. Puis quand les deux flics sont entrés, sans doute ai-je envisagé cette intrusion comme un châtiment, divin ou non, de ma persistante présomption. Compte tenu de ce que l'on sait par ailleurs du Turkménistan, et des mœurs de sa police, cette perquisition a été menée avec beaucoup de tact, presque de cordialité. Les deux flics ont dû soulever quelques objets,

encore n'en suis-je même pas sûr, peut-être se sont-ils bornés à vérifier que mon passeport était visé. Je présume qu'ils se sont montrés un peu plus insistants auprès de l'interprète, mais elle-même ne pouvait que confirmer ce que nous disions depuis le début, à savoir que nous enquêtions sur les variations du niveau de la mer Caspienne.

Quelques heures avant notre installation à l'hôtel Kasar, nous étions revenus, à bord de la vedette *Almaz*, de l'île de Kizyl Su, dont le nom signifie Eau rouge en turkmène. La mer Caspienne, cependant, n'y présentait aucunement cette coloration, mais peut-être s'agissait-il d'une survivance de l'époque où tout était rouge, à commencer par les toponymes, comme en témoignait par exemple la ville de Barricades Rouges où nous avons séjourné quelque temps dans un pays voisin. Quant au niveau de la mer, il variait, c'est incontestable, bien que je ne parvienne plus à me rappeler dans quel sens : de toute manière, ce sens s'inversait, avec une périodicité aléatoire, et c'est même dans ces oscillations de son niveau que réside l'un des traits les plus originaux de la Caspienne, l'un des plus inquiétants, aussi, du point de vue des populations riveraines ou des compagnies pétrolières. (Du point de vue parti-

culier de ces dernières, ce qui complique encore les choses, c'est que la Caspienne, en hiver, est prise par les glaces, mais seulement dans sa partie nord, la plus profonde, et sur une superficie qui varie au gré des changements climatiques, de telle sorte qu'il n'est pas avéré que, de nos jours, les loups du Kazakhstan, à supposer qu'il en reste, puissent se rendre à pied, chaque hiver, dans les îles d'O-va Tjulen'i, comme ils avaient l'habitude de le faire afin d'y manger des phoques.)

Si le niveau était en train de monter – comme je le présume, malgré tout, puisque sur la rive adverse nous avons observé des routes, des ports et d'autres ouvrages d'art envahis ou détruits par les eaux – l'île de Kizyl Su était menacée de disparaître dans des délais assez brefs, car elle ne présentait aucun relief : pas même, me semble-t-il, une butte, ou un mamelon, sur lequel la population aurait pu trouver refuge, en cas d'inondation, dans l'attente de secours longs à venir. Dans mon souvenir, l'île affecte la forme d'une lame incurvée, portant à l'une de ses extrémités un village turkmène, et à l'autre un phare occupé par une famille russe. Il est vraisemblable que cette famille russe, qui comptait au moins un enfant idiot, âgé à l'époque d'une dizaine d'années, vêtu d'un

treillis de camouflage et généralement occupé à pêcher depuis une jetée, il est vraisemblable que cette famille russe ait vécu dans la crainte plus ou moins fondée d'être un jour ou l'autre assailli par les Turkmènes, en dépit des commodités qu'offrait le phare pour s'y retrancher, et ce d'autant plus qu'il était flanqué des ruines d'un petit ouvrage militaire, apparemment une batterie de missiles antiaériens avec son radar de conduite de tir, tout cela hors d'usage et bientôt retourné à la poussière.

Plusieurs kilomètres d'une étendue sablonneuse, herbue par endroits, marécageuse ailleurs, séparaient le phare russe du village turkmène. Cette étendue abritait quelques chameaux ensauvagés qui exhalaient, même de loin, une puanteur abominable. Le village turkmène, lui-même bâti sur le sable, ou plutôt planté dans celui-ci, consistait en une centaine de maisons – il s'agit d'une estimation très grossière –, la plupart sur pilotis. À l'époque, depuis peu révolue, du socialisme, le village avait dû vivre pour une part de la métallurgie et pour une autre de la pêche industrielle, comme en témoignaient les épaves d'un grand nombre de chalutiers en fer et les ruines d'un chantier naval. Désormais, les hommes du village semblaient passer le plus clair de leur temps parmi ces

ruines, évocatrices des jours glorieux, qui leur prodiguaient un peu d'ombre. Ils étaient souvent ivres et presque toujours d'humeur maussade. Exceptionnellement, ils pêchaient au filet, depuis le rivage, mais comme en se cachant, et prêts à soutenir, si on les interrogeait à ce sujet, qu'ils ne faisaient rien. Et de même pour les femmes qui à intervalles irréguliers embarquaient avec des sacs de poisson séché à bord de la vedette *Almaz*. Allaient-elles les vendre ou les échanger sur le marché de Turkmenbachi? « Non », et elles vous tournaient le dos. Sans doute la nature du régime – où tout dépendait de la volonté ou de la fantaisie d'un seul homme, semi-dément par surcroît, puisque non content de rendre obligatoire, dans les écoles, l'étude d'une épopée qu'il avait composée à sa propre gloire, il venait d'en faire placer un exemplaire sur orbite par une fusée russe –, sans doute la nature du régime était-elle à l'origine de ces dénégations, toute activité non déclarée, c'est-à-dire non soumise à la prédation des serviteurs de ce régime, ou de leur chef lui-même, étant a priori interdite. En dépit du mutisme des insulaires et de l'apparente confusion de leurs entreprises, assez semblables à celles de damnés de cinéma, errant à l'aveuglette dans un monde privé de tout espoir, il était possible

de conjecturer, faute de mieux, que l'effondrement de l'activité industrielle, dans laquelle les hommes tenaient le haut du pavé, et son remplacement progressif par une économie de troc ou de bricolage, où c'étaient les femmes qui se débrouillaient le mieux, avaient induit une évolution parallèle, non moins cataclysmique, de leurs structures familiales et sociales : en gros, et pour autant que l'on pût en juger, les hommes, privés de travail salarié, étaient en train de perdre le pouvoir, et les femmes de s'en emparer. Même la relative supériorité physique des hommes, pour ne rien dire de leur prestige, était à la longue émoussée par leur absence d'exercice et leur ivrognerie.

La maison où nous avons séjourné offrait un exemple de ces transformations. Deux soirs de suite, les femmes qui l'occupaient, mère et filles, en avaient refusé l'accès au père, prétextant de son état d'ailleurs incontestable d'ébriété, et l'avaient contraint à passer la nuit dehors, dans le sable humide et froid, parmi les ordures et les chiens. Car partout où le sable s'étendait, jusque sous les maisons, les chiens régnaient. Cette prolifération des chiens errants, même si elle ne peut être envisagée comme une conséquence directe du matriarcat, avait

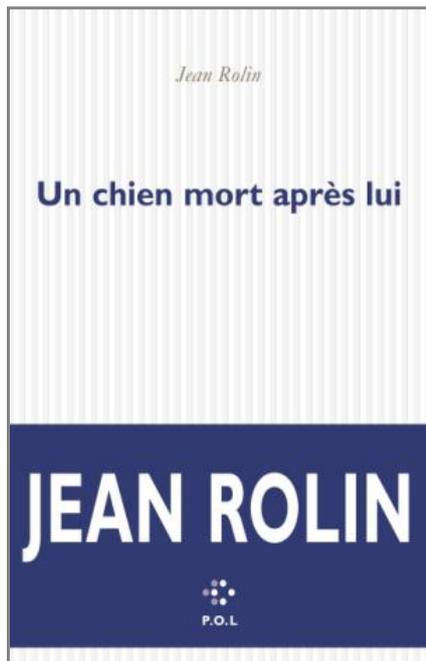
accompagné l'effondrement de l'ordre ancien et l'émergence tâtonnante du nouveau. Probables vestiges, ou rebuts, d'une activité pastorale non moins révolue que toutes les autres, ces chiens étaient par surcroît d'une taille considérable. En même temps que leur nombre, c'est leur assurance, ou leur arrogance, qui avait crû, au point que désormais les gens craignaient, au moins la nuit, de s'éloigner de leurs habitations et de s'aventurer dans les sables. Même dans la journée, et en plein milieu de l'artère principale, mais non revêtue, du village turkmène, les enfants se rendant à l'école – où Dieu sait ce qu'on pouvait leur enseigner, hormis le rabâchage du *Rouknamah*, l'épopée en vers de Saparmourad Nyazov, celle qui avait été mise sur orbite –, les enfants devaient faire un détour afin d'éviter plusieurs nids de chiens, assez semblables à des nids d'albatros, en sorte de volcans minuscules et garnis de créatures écumantes. Mais ces chiens étaient encore plus dangereux lorsqu'ils vivaient à l'écart du village, dans la nature, ou dans cette espèce de terrain vague, où j'ai déjà signalé qu'erraient aussi de puants chameaux sauvages, qui en tenait lieu.

Un jour où je m'étais éloigné des maisons et où je suivais le rivage, m'efforçant de dresser un inven-

taire de tout ce qu'on y rencontrait à chaque pas – écrevisses mortes, serpents d'eau, morceaux de ferraille, fins ossements d'oiseaux, touffes de plumes... –, j'ai été moi-même assailli par l'un d'entre eux. Il s'agissait d'un animal de belle taille, aux oreilles pointues, c'est tout ce que je peux en dire. Je ne l'avais ni vu ni entendu venir quand il m'a chargé, comme si je lui avais causé le moindre tort, à lui ou à sa famille, d'une distance d'environ cinquante mètres. Par bonheur, il se trouvait juste à mes pieds une pièce métallique, provenant de la construction navale, dont j'ai eu le temps de m'emparer pour la brandir. Cette pièce était extrêmement lourde, mais la peur de mourir dévoré par un chien sur le rivage de la mer Caspienne, si elle ne vous paralyse pas, est exactement le genre de choses qui décuple vos forces. Et c'est ici que pour moi le film s'arrête, comme si la bobine en était déchirée, ou coincée dans le projecteur, sur cette image où l'on me voit, le visage déformé par le hurlement que je suis en train de pousser, brandissant un lourd morceau de fer contre le chien qui attaque avec un grognement sourd.

Achévé d'imprimer en novembre 2008
dans les ateliers de Normandie Roto Impression s.a.s.
à Lonrai (Orne)
N° d'éditeur : 2063 – N° d'édition : 146199
N° d'imprimeur : XXXX
Dépôt légal : mars 2009

Imprimé en France



Jean Rolin
Un chien mort après lui

Cette édition électronique du livre
Un chien mort après lui de JEAN ROLIN
a été réalisée le 18 avril 2011 par les Éditions P.O.L.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage,
achevé d'imprimer en novembre 2008
par Normandie Roto Impression s.a.s.
(ISBN : 9782846821674)
Code Sodis : N46708 - ISBN : 9782818012406
Numéro d'édition : 170661